

Chapitre 7

*En l'absence de modèle, on vit la liberté absolue et, dans cette liberté,
le risque, la responsabilité et la joie
d'être ouverts à tout ce que l'instant pourrait nous présenter.¹*

Mary Giles

L'authenticité sauvegardée

Nous voici prêts pour parcourir des kilomètres, découvrir des paysages inconnus, de l'Afghanistan au Pérou en passant par la Nouvelle-Guinée. Cela durera six ans dans la réalité, plusieurs chapitres dans notre aventure partagée. Nous sommes en 1966, bien avant l'abolition des frontières. Arno Stern n'a jamais quitté son atelier. Il décèle, répertorie et classe des signes depuis des années. Ces signes ne semblent pas en rapport avec l'expérience quotidienne mais plutôt surgis du tréfonds de notre mémoire... Oui, mais tout cela n'est que suppositions et intuitions. Arno Stern décide alors de franchir les limites géographiques dans lesquelles il avait, jusque-là, fait ses découvertes. Il souhaite faire tracer des personnes qui n'ont jamais appris à dessiner, n'ont reçu aucun enseignement, il est en quête de tracés qu'il qualifie de *primitifs, purs, hors de toute influence*².

Pourquoi cette quête ?

J'avoue que j'ai moi-même tendance à oublier l'importance qu'ont eu ces voyages. J'ai pourtant bu les paroles d'Arno Stern quand il nous racontait cette aventure dans les années 2000, mais les choses ont tellement évolué depuis que tout cela paraît décalé. Du haut de nos années 2076, vous et moi savons très bien ce qu'il a trouvé dans ces contrées éloignées : les mêmes tracés que ceux qu'il voyait naître dans l'atelier ! et le pire, c'est que cela n'a rien de surprenant pour nous qui considérons la Formulation comme une évidence, nous savons que les êtres humains ont une origine commune qui s'exprime à travers les tracés de la mémoire organique et il ne viendrait à l'idée de personne d'en douter et encore moins d'entreprendre je ne sais quel périple pour vérifier une telle évidence. Oui, mais essayez de vous remettre dans le contexte, tout cela était ignoré : d'une part le dessin était fait pour représenter, d'autre part nous ne savions pas que les retrouvailles avec nos racines communes seraient l'outil de réconciliation entre les humains qui nous sortirait de la guerre permanente et enfin, il était encore assez communément admis que les populations dites civilisées étaient supérieures, et en cela radicalement différentes, des populations dites primitives. Essayez d'imaginer la surprise, le soulagement qu'Arno Stern a ressenti lorsqu'il vit des enfants nigériens, mauritaniens, n'ayant jamais tenu un stylo, tracer ce qu'il avait nommé par exemple « la maison immeuble », un rectangle empli de carrés. C'était peut-être un pré plein d'animaux, un village... peu importe, le tracé était exactement le même. Il voyait surgir devant lui tout ce qu'il avait observé et nommé : figures rayonnantes, arêtes, entonnoirs, angles...

Le monde a tellement changé, je crois que je vous en demande trop, chers lecteurs. Je ne peux pas faire revenir Arno Stern pour qu'il nous raconte à nouveau, laissez-moi juste le temps de fouiller dans mes archives... Voilà j'ai trouvé ! 1974, Le monde des autres. C'est dans ce livre qu'il raconte tout, suivons-le.

1 Mary Giles, The Feminist Mystic, citée par bell hooks dans Sororité, guérir des blessures psychiques infligées par la domination, Payot et Rivages 2024 (Gloria Watkins, 2015)

2 Arno Stern, Le monde des autres, Delachaux et Niestlé, 1974

Retour de voyage

Avant de parler de ses voyages, Arno Stern précisait toujours dans quelles conditions il était parti et comment il était revenu, ce qu'il fait dans ces quelques lignes. Il rappelait aussi que ces séjours avaient lieu pendant les vacances, lorsque l'atelier était fermé, qu'il n'y avait jamais eu de pause : il faisait peindre les enfants dans l'atelier à Paris, partait deux semaines pendant lesquelles il faisait peindre d'autres enfants dans d'autres lieux, puis revenait dans l'atelier. Cette continuité était extrêmement importante pour lui : il n'y a pas eu les années d'atelier et les années de voyages mais une permanence de l'expression des mêmes tracés, dans et hors de l'atelier. Je lui laisse la parole :

J'avais peu d'idées sur les buts de ces expériences. Je ne m'y engageai pas avec une attente précise, ne me référant à aucun précédent, ne mettant qu'une condition au choix des lieux : la non-scolarisation.

J'hésite à publier les exceptionnels documents que je rapporte de mes séjours dans les déserts, la forêt vierge, la brousse, dans les hauteurs presque inaccessibles... j'ai peur de susciter des vocations psychotouristiques et que des gens, pour se divertir de leurs safaris, aillent porter leur indiscretion auprès de quelques enfants purs qu'ils se croient réservés. Mais d'autre part, ce que j'ai découvert dans les tracés primitifs est d'une telle puissance que je me dis : les publier, ce sera pousser le cri d'alarme pour sauver ce qui reste d'expression, avant qu'elle ne disparaisse avec certains sites, avec certaines espèces humaines, animales et végétales... Les sauvages de la brousse et du désert viendront ainsi au secours - par ce qu'ils révèlent d'authenticité sauvegardée - des enfants transformés en stériles élèves, des parents dénaturés par le conditionnement anxiogène des psychologues et abêtis par les modèles de vie qui les dépersonnalisent.

Pour trouver l'expression primitive, il me suffisait d'aller dans n'importe quelle contrée de la terre dont la population était encore préservée de l'enseignement. Mais, si je voulais savoir quelles influences le milieu risque d'avoir sur cette expression, il fallait faire dessiner des gens vivant dans des conditions spécifiques. Le nomadisme me semblait, par excellence, une caractéristique déterminant le psychisme et les mœurs ; c'est pourquoi je décidai d'entreprendre mon premier voyage dans le désert. Il fut en fait très difficile de trouver des populations échappant à l'école. On m'assurait partout de trouver des populations préservées d'influences scolaires, mais bien souvent je retrouvais des dessins légendés ("un palimé", "un brebis", "le takessi"), preuves de cette scolarisation.³

Pause : l'authenticité sauvegardée

Arrêtons-nous un instant avant même d'être partis. La véritable découverte de ces voyages, c'est cela : l'authenticité sauvegardée. Arno Stern a certes conservé les documents rapportés mais ne les a jamais utilisés comme des preuves irréfutables de la mémoire organique, il les a d'ailleurs peu montrés car, encore une fois, il s'est attaché à la sensation et c'est cela qui est important pour nous.

3 Arno Stern, Le monde des autres, Delachaux et Niestlé, 1974

Que nous apporte la connaissance de la mémoire organique ? En soi, pas grand-chose, on peut savoir que l'humain possède des neurones, des organes et une mémoire organique et ne rien en faire. Ce qui a touché Arno Stern à l'orphelinat, dans l'atelier et dans ces rencontres, c'est ce qu'il nomme l'authenticité. On pourrait aussi appeler cela le vivant. La mémoire organique n'est pas une connaissance, un savoir de plus au sujet de l'humain. Ce qui est important, c'est que là où la mémoire organique s'exprime, il y a du vivant, du corporel, ce qui nous unit à la vie. La présence de ces tracés est en quelque sorte un indice de vivacité.

Ce qu'Arno Stern découvre dans ces voyages, c'est ce vivant et le péril qui le menace. Tout comme il n'avait pas anticipé les conséquences de son expérience à l'orphelinat, il ne savait pas avant de partir ce que ces expériences allaient confirmer. Après ces voyages, ses propos sont parfois tranchants et l'on sent souvent la colère poindre parce que c'est comme si tout était encore plus clair. Les tracés qui peuvent s'exprimer dans un lieu hors du regard et du jugement sont communs à tous les êtres humains. Ils sont universels parce qu'issus des mouvements du corps, de notre mémoire organique. Le lien que nous retrouvons à notre mémoire organique en exprimant ces tracés est un lien au vivant dans son ensemble. Pouvoir retrouver ce lien, c'est la possibilité de se sentir fort, créateur, unique et complètement avec les autres. Cela a des conséquences car tout est imbriqué : pour qu'un enfant ou tout autre individu ait accès à cette source commune, il faut qu'il ait été préservé des modèles qui le coupent de cette capacité innée, qu'il ait la possibilité de jouer librement, au sens d'explorer les gestes, les mouvements, les formes. Nous allons poursuivre le voyage afin de vivre cela plutôt que de le théoriser. Je me contenterais, au cours de cette courte pause, d'emprunter les mots de Sam Keen qui nous rappelle que l'univers de l'enfant qui joue pose les fondations qui formeront ou déformeront la capacité à ressentir les choses : « Dans les jeux faisant appel aux sens, l'enfant creuse en lui. Tant que nous avons un corps, nous pouvons nous retirer dans le sanctuaire des expériences. Les sens sont des oracles personnels. Lorsqu'on les consulte, on découvre un lien sacré qui nous unit à la vie. »⁴

En route : la Mauritanie

On me présenta la Mauritanie comme le paradis des analphabètes où je devais trouver des populations préservées d'influences scolaires jusque dans les parages des villes. Je pus aller dans un campement de Maures. S'il était vrai qu'au campement-même il n'existait pas d'enseignement, certains de ces enfants avaient été, durant des séjours à la ville, chez des cousins ou des oncles, envoyés en classe. Je n'aurais rapporté que peu de dessins intéressants de Mauritanie si je n'avais fait ensuite un séjour dans un deuxième campement. Là, certains enfants, dont un tout petit pâtre, et plusieurs jeunes filles dessinèrent assidûment. D'autres personnes ne firent que de brèves apparitions, j'installai ma Table-palette de fortune et ils firent aussi de la peinture. Le chef de camp, accroupi devant une feuille, se fit apporter le pinceau choisi et commanda à ses habituels serviteurs d'aller le tremper ou l'échanger. C'était sa manière d'accepter cette activité sans renoncer à sa fierté.

C'est dans le deuxième campement que j'obtins les premiers dessins purs et je rentrai de Mauritanie avec bien des idées inspirées par le comportement de ces gens, des idées sur leur sédentarisation prévue officiellement, en même temps que leur scolarisation et les conséquences de telles transformations pour le bonheur de ces survivants des temps bibliques. J'avais l'intention de proposer aux autorités l'instauration de l'éducation créatrice afin que

4 Sam Keen, *Apology for Wonder*, Harper and Row, 1969

l'enseignement ne saccage pas irrémédiablement le caractère de ces enfants, pour qu'on sauve et développe leur personnalité et qu'on les rende forts, capables d'inventer des solutions à leurs problèmes au lieu de prendre pour modèles les aspects les plus dégénérés de notre civilisation. Mais je compris que du sous-développement (ou du moins ce qu'on appelle ainsi) à la liberté (ou du moins ce que j'appelle ainsi), il n'y a pas de voie directe. Je le compris dans ce pays et cela me fut confirmé dans tous les pays où je séjournai par la suite. Je sentis aussi cet énorme décalage entre les gens purs et ceux qui les représentent officiellement et qui sont désignés pour les entraîner dans une évolution dont ils ne se relèveront plus.

Il nous reste encore quelques lignes... on continue !

Pérou

Il faisait froid à Pulpéria et l'humidité permanente détrempeait mon papier, créant un problème imprévisible. De rares fois, quelques enfants me rendirent visite, firent quelques dessins et repartirent sans que nous ayons échangé la moindre phrase. Ce séjour n'était pas profitable ; la dureté des conditions de vie était sans rapport avec le résultat de l'expérience. Au fur et à mesure que le temps passait je me sentais de plus en plus désespéré.

Arno stern quitte Pulpéria au bout de six jours, monte à 4000 mètres d'altitude, montée vers la crête qu'il qualifie d'"épreuve la plus accablante de ma vie", puis redescend à Ayacucho et après de nombreux déboires est acheminé vers Puerto Frai Marin.

Je fus reçu dans ce hameau comme un maître envoyé pour instruire les enfants. On me logea dans une case en bambou, la dernière de l'alignement, au bout de la petite clairière, elle donnait directement sur la forêt amazonienne. Je mis des semaines, au-delà de mon retour à Paris, pour me remettre d'une sensation d'insécurité nocturne. Ce détail mis à part, je fis la plus belle expérience que je pouvais espérer. Chaque matin, dès l'aube, la dizaine d'enfants était dans ma case, attendant que je distribue sous-mains, feuilles et stylos. Ils prirent place sur des pierres ou des bûches, les filles posant leur grand chapeau à côté d'elles. Vêtus de loques, dégageant une odeur que je finis par associer aux merveilles de leurs tracés - et par supporter - ils travaillèrent toute la matinée ; après des dizaines de dessins, ils firent de la peinture. Et dès qu'ils eurent mangé, ils se précipitèrent de nouveau à l'atelier - c'était un véritable atelier en bambou - et cela reprenait avec autant d'ardeur jusqu'au soir. Leurs dessins étaient l'expression à l'état sauvage que je cherchais. Il y avait là tous les éléments pour rendre une expérience positive : la pureté, l'abondance, la régularité, l'évolution. Sur le plan éducatif aussi, j'étais très satisfait. J'avais avec ces enfants la relation - bien que non verbale - qui permet de faire des êtres forts et ayant entre eux des relations exemptes de compétition.

Je les quittai avec un immense regret. J'aurais aimé doubler le temps de ce séjour.⁵

Bon, il est temps de s'arrêter. Nous reprendrons bientôt la route, chers lecteurs, direction le Mexique.

Vivre, aimer et créer ne font qu'un.⁶

5 Arno Stern, Le monde des autres, Delachaux et Niestlé, 1974

6 Mary Giles, The Feminist Mystic, citée par bell hooks dans Sororité, guérir des blessures psychiques infligées par la domination, Payot et Rivages 2024 (Gloria Watkins, 2015)